



VENTE :
34, Rue Tupin
LYON

L'Avant-Garde

BOITE :
10, Place de la Charité
LYON

JOURNAL DES FRANCS-TIREURS

Gerant : J. MAILLOT.

Impr. V^o CHANOINE.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. DENIS BRACK, rédacteur en chef, Grande-Rue de Cuire, 77, LYON.

Lettre de Victor HUGO

Lorsque je vis le *Refusé* mortellement frappé, j'adressai, au nom de toute la rédaction, ses funèbres adieux à ce génie qui s'est fait l'ami de la jeunesse française et qui est devenu l'objet de son culte, à VICTOR HUGO.

L'immortel EXILÉ a répondu, et sa grande voix vient de résonner sur la fosse déjà comblée du pauvre *Refusé*.

Cette réponse est un titre glorieux ; ce titre est pour toute la famille du *Refusé* un héritage commun que je n'ai pas le droit de confisquer à mon profit.

Or, il ne me reste aujourd'hui qu'un moyen efficace d'accomplir le devoir de justice qui m'incombe, c'est de mettre cette réponse à l'ordre du jour de l'*Avant-Garde*, c'est de déployer sur son drapeau, durant quelques heures, ce titre éblouissant.

Donc, membres trop tôt dispersés de la vaillante famille du *Refusé* : Jules Frantz, Lermina, Benjamin Gastineau, Moreau de Bauvière, et les autres.... réunissez-vous une dernière fois !... vous tous, mes anciens et regrettés compagnons de lutte, accourez.....

Et vous, jeunes volontaires, de l'*Avant-Garde*, battez aux champs et présentez les armes.....

DENIS BRACK.

Hauteville-House, 22 décembre 1868.

CHERS ET VAILLANTS CONFRÈRES,

Je reçois l'éloquente et noble lettre signée de l'un de vous, M. Denis Brack. Votre journal ne m'est jamais arrivé, car, en plus d'une occasion, je dois m'apercevoir que je suis un peu en quarantaine. Je suis dans ce lazaret, l'exil, et j'ai cette peste, le.....

Mais je connaissais la brave renommée du *Refusé*. Je sais que vous avez héroïquement et spirituellement défendu la raison, la justice, la vérité, la.....

..... vous avez mérité la mort.....

Du fond de mon tombeau, je vous crie : courage !.....

..... s'éteindre ainsi, c'est rayonner.....

Je serre toutes vos vaillantes mains. Victor Hugo.

MOUVEMENT DES JOURNAUX DE LYON

DÉCÈS :	NAISSANCES :
La Marionnette	L'Avant-Garde
Le Refusé	La Décentralisation

(1) Le caractère purement littéraire de l'*Avant-Garde* nous condamne à des suppressions.

SCÈNES DU JOUR DE L'AN

En famille.

Sept heures du matin. Les rideaux sont tirés. Tout le monde dort.

On sonne.

LA FEMME (s'éveillant). — Mon ami, je te souhaite une bonne année.

LE MARI. — Moi aussi. Va voir qui c'est !

Il se rendort. La femme passe un jupon et va ouvrir. Elle revient presque aussitôt.

— Mon ami, c'est le portier.

— Bien. Donne-lui dix francs.

On resonance.

LA FEMME (entrant). — Mon ami, c'est le facteur.

LE MARI. — Très-bien. Donne-lui cent sous.

On resonance.

LA FEMME (entrant). — Mon ami, c'est le tambour de la garde nationale.

LE MARI. — Encore ! Donne-lui trois francs.

On resonance.

LA FEMME (entrant). — Mon ami, c'est le porteur d'eau.

LE MARI. — Ah ! ça commence à devenir embêtant... Donne-lui trente sous.

On resonance.

LA FEMME (entrant). — Mon ami, c'est la porteuse de pain.

LE MARI. — Que le diable l'emporte ! Dix sous. Ah ! ça, me laissera-t-on dormir oui ou non ?

On resonance.

LA FEMME (entrant). — Mon ami, c'est l'apprenti du fumiste. Faut-il lui donner aussi dix sous ?

LE MARI. — Dix coups de pied dans le derrière !... Ne réponds plus.

Il s'enfonce la tête dans ses oreillers en fermant les poings.

Les coups de sonnette se succèdent sans intervalle. C'est un véritable carillon. La porte s'ouvre de nouveau.

LA FEMME (entrant). — Mon ami, ce sont tes enfants qui faisaient les étrangers pour rire. Les voici.

LE MARI. — Une jolie idée !...

LE PETIT GARÇON ET LA PETITE FILLE (sautant sur le lit). — Cher papa, nous te souhaitons...

LE MARI. — Vous, si vous ne descendez pas tout de suite, je vais vous donner le fouet !

LA FEMME. — Par exemple ! Un jour comme aujourd'hui ! Les pauvres petits ! Tu n'y penses pas...

LE MARI. — Allons ! je vois bien qu'il faut me lever.

Il se lève et met son pantalon brusquement. Le pantalon se déchire. Il jure. Les enfants pleurent.

LA FEMME (d'une voix douce). — Mon ami... Ils avaient appris un compliment.

LE MARI. — Un compliment... un compliment... Il regarde sa femme et ses enfants, Sa voix faiblit...

— Un compliment... Eh bien ! dites-le votre compliment !

Les enfants s'avancent timidement.

LA FEMME. — C'est que tu les as grondés.

LE MARI. — Ah ? bah ! tout à l'heure, parce qu'on sonnait... S'ils veulent m'embrasser maintenant...

II

En prison.

Il est midi. Un détenu se promène de long en large dans sa cellule. Quand il arrive au dessous de la fenêtre en tabatière, il lève la tête, et regarde le ciel que les barreaux coupent en trois. Les barreaux sont noirs, et le ciel est gris.

On entend le bruit des pas de la sentinelle, qui monte la garde dans le préau, avec un fusil chargé,

LE PRISONNIER (pensant tout haut). — L'an dernier, à pareille époque, je descendais l'escalier pour aller souhaiter la bonne année à mon patron. Quand j'ai passé devant la loge du portier, il a mis sa casquette à la main ; je lui ai donné trois francs ; et il m'a prêté que je ne tarderais pas à m'établir à mon compte. Il est joli, l'établissement !...

Le soir, j'ai dîné chez mon oncle. Je parierais bien qu'aujourd'hui il dira du mal de moi. Mais ma tante me défendra, si elle n'est pas alitée, la pauvre femme !... Car elle toussait déjà bien fort, la dernière fois que je l'ai vue.

Les parents devraient bien vous écrire, quand on est en prison. Et Eugénie, qu'est-elle devenue ?... Tout le monde s'amuse aujourd'hui... Elle ne sera pas restée chez elle à m'attendre...

Un autre, peut-être François, peut-être Antoine, l'aura emmenée promener à Belleville. C'est toujours avec des amis que ces choses-là arrivent. Des amis !... je n'ai pas seulement reçu une lettre. Quand j'étais petit, au jour de l'an, tout le monde s'occupait de moi. Quand j'ai été grand, je me suis occupé des autres. Aujourd'hui, plus rien. Je suis en prison, oublié, et seul, tout seul...

(Il reprend sa promenade, les yeux secs, les lèvres serrées, marquant le pas avec colère. Une heure se passe.)

LE PRISONNIER. — Je savais bien qu'on ne m'écrirait pas !...

La porte s'ouvre, et le geôlier paraît,

tenant à la main une lettre et un petit paquet.

LE PRISONNIER (prenant la lettre). — C'est Eugénie !... (Prenant le paquet.) C'est ma tante !...

Il se jette sur son lit, et se met à pleurer, la tête dans le traversin.

III

En mer

Le vent est ouest-nord-ouest.

Il fait un temps effroyable. Le bateau-pilote est à deux lieues de Boulogne, et danse sur les vagues, comme un bouchon dans la levée d'une écluse.

La pluie cingle comme une poignée de gravier jetée en plein visage.

Dans le bateau se trouvent deux hommes et un enfant.

PREMIER PILOTE (à l'enfant). — Va voir un peu ce que fait mon matelot à la barre.

L'enfant part ; il fait un faux pas ; il tombe.

PREMIER PILOTE. — Hardi, garçon ! L'enfant se relève, et s'achemine vers l'arrière du bateau.

Il revient et dit que tout va bien.

PREMIER PILOTE (se faisant un porte-voix de ses mains). — Eh ! Joseph !

DEUXIÈME PILOTE (de même). — J'entends. Après ?...

PREMIER PILOTE. — Une bonne année, vieux !...

DEUXIÈME PILOTE. — Pareillement. Hé ! petit !

L'enfant retourne à la barre.

PREMIER PILOTE (lui passant une bouteille).

Tiens, porte ça au patron, et ne bois pas tout en route.

Une minute se passe.

PREMIER PILOTE (criant). — A ta santé, vieux !

DEUXIÈME PILOTE (de même). — Merci. La pluie continue à tomber. Le vent redouble.

IV

Sur le boulevard

Un monsieur descend d'un coupé, sur les portières duquel il y a des armoiries. Il entre chez Tahan.

LE MONSIEUR. — Je voudrais quelque chose de nouveau.

UNE DEMOISELLE DE MAGASIN. — Monsieur, voici un porte-fleurs en cristal, supporté par des amours. Remarquez, je vous prie, qu'il a la forme d'une cloche. C'est la mode.

LE MONSIEUR. — Je le prends. Montrez-moi autre chose.

LA DEMOISELLE DE MAGASIN. — Voici un portefeuille en velours noir, avec une branche d'acacias sur la couverture.

LE MONSIEUR. — Je prends cela aussi. Autre chose.

LA DEMOISELLE DE MAGASIN. — Monsieur voudrait-il un bénitier avec incrustations ?

LE MONSIEUR. — Volontiers. Autre chose.

LA DEMOISELLE DE MAGASIN. Une cave à liqueurs ?

LE MONSIEUR. — Certainement.

LA DEMOISELLE DE MAGASIN. — Un nécessaire de voyage ?

LE MONSIEUR. — Oui.

LA DEMOISELLE DE MAGASIN. — Ce nécessaire contient des brosses, des ciseaux, des rasoirs, des flacons...

LE MONSIEUR. — Oh ! cela m'est bien égal : il n'est pas pour moi.

Il paye et sort. Sa voiture a pris la file. Il fait quelques pas pour la chercher. Une marchande, assise au fond d'une baraque, voit qu'il s'arrête. Elle l'interpelle :

LA MARCHANDE. — C'est ici la boutique à treize sous ! Treize sous les beaux porte-monnaie ! Achez-moi un porte-monnaie, monsieur. Je n'ai pas encore étrenné aujourd'hui, et j'ai cinq petits enfants...

LE MONSIEUR. — Volontiers, ma brave femme.

LA MARCHANDE. — Choisissez, monsieur.

LE MONSIEUR. — Oh ! donnez-moi celui que vous voudrez.

(Il va pour payer). — Tiens ! je n'ai plus d'argent...

TONY RÉVILLON.

DU CLOU

Ramassons les morts

Garde du camp, 1^{er} janvier 1869.

Je suis encore *collé* pour infraction à la discipline. Cré mille millions de chassepots ! c'est dur !... C'est dur les planches pour ses étreintes, et surtout après tant de combats glorieux, où bien souvent la victoire est venue couronner les efforts du courageux escadron dont je fais partie ; mais, hélas ! le dernier engagement a été une défaite terrible : nous avons été écharpés ! Notre bravoure, notre valeur ont été écrasées par les gros canons, et le champ de bataille est resté couvert de nos illustres morts.

Ils sont morts, mais ils ont vécu !

Ramassons donc les morts et donnons leur une sépulture digne de leurs exploits.

Ramassons les morts tombés du Capitole sur la roche Tarpéienne.

Ramassons les morts, offrons une apothéose aux vaillants, et jetons aux gémonies ceux que la faucheuse impitoyable a frappés le ventre à terre ou le dos tourné.



Feuilleton de l'AVANT-GARDE.

N° 2

LE DIABLE DEVENU CURÉ.

Il y avait là une veuve et une jeune fille avec un cousin qui, après avoir conduit la ferme comme serviteur allait devenir le maître, en épousant la *pennérez*. Les granges étaient pleines de tailleurs qui cousaient les habits, et de menuisiers qui rabotaient des meubles de chêne pour les deux fiancés. Le jeune seigneur de Gwebriant était dans l'aire, parlant au cousin d'un cheval qu'il voulait acheter.

Ce fut la veuve et sa fille, qui reçurent le nouveau recteur. Après avoir parlé des semailles de la maladie qu'il y avait sur les moutons et des dérèglements de ceux de Konkored, la mère fut obligée de sortir, pour traire les vaches, et le recteur causa avec la jeune fille de son prochain mariage.

— Vous allez prendre un état rude et qui

exige de grandes grâces, dit-il d'un ton de prédicateur. Les dames des gentilshommes une fois mariées n'ont qu'à se vêtir de beaux vêtements, qu'à aller à l'église en carrosse et qu'à faire la collation avec leurs pareilles ; mais la femme d'un laboureur doit dire adieu à tout plaisir et à tout repos. Il faut qu'elle se couche tard, qu'elle se réveille d'heure en heure, pour soigner les malades ou pour allaiter les enfants, qu'elle se lève la première et qu'elle travaille seule autant que toutes les servantes de la maison.

— C'est pourtant vrai ce que dit Monsieur le recteur ! observa Genofa d'un air pensif.

— Et puis, reprit le faux prêtre, le bien des fermiers n'est pas comme celui de la noblesse, à l'abri de tout malheur. Qu'un mauvais air souffle sur les bestiaux ou sur les récoltes, voilà une famille ruinée ! Alors c'est la femme qui a surtout à souffrir ; car, pendant que le mari est dehors, c'est elle qui entend les cris des enfants et les mauvaises paroles des créanciers.

— Hélas ! Monsieur le recteur dit encore la vérité ! répéta la *pennérez* effrayée.

— Sans compter que ceux qui travaillent de leur corps ont souvent l'humeur chagrine, continua le curé ; loin d'être galants avec leurs femmes, comme les seigneurs, ils les traitent quelquefois de la même manière que leurs atelages.

Jésus ! et Nedel qui frappe tant ses bêtes ! s'écria la promise tout effrayée.

— Vous voyez donc bien que Dieu vous favorise d'une grande épreuve, continua le diable avec un air cafarad ; bénissez la croix qu'il vous envoie, ma fille, et réjouissez-vous de ne pas être une femme de noble, qui ne connaîtrait de la vie que les vanités et les plaisirs.

— Oui, oui, Monsieur le recteur, dit Genofa en sanglotant, je me réjouis aussi... Mais, seigneur ! je n'avais point pensé à tout cela.

Et elle prit le coin de son tablier pour essuyer les larmes qui tombaient sur ses joues roses et blanches.

Le jeune curé parut attendre.

— Ecoutez, pauvre innocente, dit-il ; je veux venir à votre secours et vous assurer l'affection

de celui qui va devenir votre mari. Prenez cette bague de fer, noire comme vos beaux cheveux. Elle a appartenu à un grand évêque, et il y a en elle une vertu si merveilleuse, que l'homme qui la mettra à son doigt prendra aussitôt votre volonté, et, quand il serait prince ou duc, vous le verrez devenir votre serviteur fidèle.

La *pennérez* reçut la bague avec de grandes exclamations de joie ; elle remercia le recteur jusqu'à douze fois de suite et le reconduisit par le petit courtill.

Elle revint ensuite du côté de l'aire afin de chercher Nedel ; mais, comme il était parti avec l'attelage, elle ne trouva que M. de Gwebriant essayant le cheval qu'il venait d'acheter.

C'était un jeune homme de grande taille et corpulent, dont le visage avait la couleur du soleil quand il se couche. Toutes les jeunes filles le citaient comme le plus beau gentilhomme du pays.

Genofa se mit à penser aux paroles du curé et à la bague de fer qu'il lui avait donnée, elle comparait, dans son esprit, la vie d'une femme de noble à celle d'une femme de laboureur ;

puis elle regardait son talisman qui au dire du curé, pouvait la faire aimer d'un duc ou d'un prince.

— Celui-ci n'est que marquis, pensait elle ; si j'essayais sur lui rien que pour savoir.

Et, tout en se répétant ces choses, elle traversait le pourpris jusqu'à ce que M. de Gwebriant l'aperçut et lui criât :

— Hé bien, la belle fille, c'est donc ces jours-ci qu'on prend un maître ?

— J'en ai déjà un, répondit Genofa baissant modestement les yeux.

Elle voulait parler du jeune homme, à qui la ferme appartenait, et il la comprit bien, car il s'écria en lui prenant les bras :

— Sur mon salut, Genofa, si je suis ton premier maître, c'est à moi qu'appartient ton premier baiser.

Et il l'embrassa. Mais la *pennérez* voulut retirer sa main pour lui échapper ; alors il remarqua la bague de fer qu'elle portait au doigt et lui demanda de qui elle l'avait reçue. Genofa répondit qu'elle venait de la trouver, en coupant l'herbe dans le pré.

La guerre avait été déclarée aux abus, aux vices, aux turpitudes sociales, le 30 avril 1863 par l'organisateur de nos armées littéraires modernes, le grand chevalier de la trique, sans peur, sinon sans reproche, le capitaine Guignol. Sa première décharge fut une canonnade vomissant les bombes et la mitraille, dont pas un éclat ne porta dans le vide : mille consciences en furent percées à jour et en sûrent la honte ! Quel soldat ! Quel général ! Aussi sa gloire lui suscita des imitateurs et les fit surgir des entrailles de la société lyonnaise avec une fougue trop impétueuse pour être durable.

Pendant trois ans et huit mois qu'a duré la bataille, que de guerriers ont été couchés sur le sol ; et le 20 décembre 1868 a étendu le dernier dans la tombe, enseveli dans les plis de son drapeau.

Ramassons donc les morts et inscrivons leurs noms sur le nécrologe de la presse ; l'avenir les jugera.

1. Le Journal de Guignol a vécu 85 numéros. 2. Le Journal de Gnafron — 17 — 3. Le Cocodès — 4 — 4. La Tour Pitrat — 6 — 5. Le Père Coquard — 6 — 6. Le Toqué — 5 — 7. Le Tintamarre de Lyon — 1 — 8. Le Lyonnais — 1 — 9. Le Sifflet — 1 — 10. La Lanterne magique — 25 — 11. Le Drapeau de Bellecour — 2 — 12. L'Union des Bas-Bleus — 3 — 13. La Claque — 1 — 14. La Ruche Lyonnaise — 1 — 15. Le Petit Journal de Lyon — 4 — 16. Le Triboulet — 2 — 17. L'Harmonie — 2 — 18. Caquet-bon-Bec — 8 — 19. Le Pitre — 3 — 20. Le Journal du Diable — 26 — 21. Le Sapeur — 2 — 22. Le Réveil — 37 — 23. Le Démon — 6 — 24. Le Causeur Lyonnais — 1 — 25. Le Journal pour rien — 1 — 26. Le Mémorial de Lyon — 12 — 27. Lyon-Journal — 23 — 28. La Mouche — 3 — 29. La Vie Lyonnaise — 10 — 30. Le Grognon — 9 — 31. Le Bohème — 4 — 32. Le Populaire — 2 — 33. La Vielyonnaise et Grognon réunis — 2 — 34. L'Avenir démocratique — 1 — 35. La Marionnette — 81 — 36. Le Refusé — 59 — 37. La Marionnette politique — 1 — 37 Victimes — 457 Numéros.

Et pour mémoire : La Vérité. La Tribune universelle. Les Mémoires de Jérôme Coton. et autres feuilles spiritées ou spécialistes.

Oh ! combien l'implacable mort a gerbé de cadavres !

Mais si tous ne sont plus, quelles places différentes ils occuperaient dans les pages de l'histoire ; places qu'ils devront à leur genre de mort.

Récapitulons : MORTS-NÉS, 2 : L'Avenir démocratique, La Marionnette politique.

AVORTÉS : Que l'oubli soit fait sur eux, ils furent 7.

MORTS pour cause de virus originel, hypochondrie, phthisie, ramollissement : On en compte 18. Paix aux malheureux prédestinés !

MORTS POUR CAUSE D'ANÉMIE ET DE RACHITISME, 4 :

Mémorial de Lyon. Lyon-Journal. Vie Lyonnaise. Vie Lyonnaise et Grognon réunis.

Trop de transformations à la clef et pas assez de colophane à l'archet... Guitare, guitare... à une seule corde.

MORTS PAR SUITE DE REVENDICATION D'HÉRITAGE.

1 Seul : il s'intitulait : Le Journal du Diable. Escamoteur de la succession de feu Guignol, quoique sans lien de parenté avec le défunt pour justifier cette âpre prétention. Ce journal a battu si fort de la grosse caisse sur la peau de celui dont il voulait saisir les dépouilles, qu'il en a éveillé une héritière naturelle. La Marionnette, rusée jeune fille, guidée par l'intérêt personnel, qui sut adroitement prendre le public aveugle pour juge dans sa cause, gagna son procès et fut envoyée en possession d'héritage ; résultat qui occasionna la mort du susdit escamoteur qui ne fut regretté de personne, pas même de ses amis du meilleur numéro.

SUCIDÉS, 2 :

Le Journal de Guignol. Le Réveil. Le Journal de Guignol, l'Adam du petit journalisme à Lyon, s'est volontairement donné la mort, à son 12^e numéro, en avalant sa trique ; mais s'est éteint vaillamment en plein succès, au milieu d'un bouquet de feu d'artifice tiré par lui-même.

Au ecla de rare, qu'il a commandé personnellement ses obsèques et assista à ses propres funérailles, jouissant ainsi du deuil du public, dans le cœur duquel il laissait des regrets sincères, comme toute bonne institution en laisse le jour où elle est rayée du programme.

Le Réveil... chrysalide opiacée, faisant des efforts pour devenir papillon, mais n'y pouvant réussir, et surtout dans l'intérêt de sa caisse, a préféré se faire l'ablation volontaire des ailes qui ne lui seraient jamais poussées. Cette résolution désespérée fut plus sage que de se laisser ronger lentement par l'indifférence publique, une médecine soporifique et un ulcère d'entrailles.

EXÉCUTÉS, 4 :

Le Journal de Gnafron. Le Journal de Guignol. La Marionnette. Le Refusé.

Le Gnafron : Métis de singe et de perroquet, avait réuni autour de son impersonnalité toute la graine fermentée des nullités littéraires de l'avenir, qui, grouillant comme hannetons en sac, dégageaient un parfum nauséabond, cause immédiate d'un abcès gangréneux qui nécessita l'amputation de la tête du journal ; opération capitale exécutée par jugement de la Cour.

Le Guignol : Ressuscité huit jours après son suicide et réincarné dans une peau de rencontre à son 13^e numéro, mais traîna une existence boiteuse, malgré les communications extra-terrestres que lui transmettait l'âme errante et avachie de son impuissant ex-porte étendard, pour aboutir enfin à une mort des plus violentes : guillotiné par la loi ! Heureux pourtant d'avoir rencontré le code pour l'aider à passer de vie à trépas juste au moment précis, où, à bout de souffle et dévoré par un cancer d'intestins, il allait pousser son dernier râle d'agonie.

La Marionnette : Petit orgue de barbarie de famille, n'ayant qu'un cylindre et un unique registre, mais possédant une manivelle solide qui le faisait ressembler étonnamment à un moulin banal broyant une mixture de mélasse, de poix de Bourgogne et d'eau claire.

Pourtant, malgré ses imperfections, elle fit fièrement face au danger et mourut bravement sur la brèche, se redressant encore après le coup fatal, pour retomber hélas ! à tout propos.

Honneur à ce courage malheureux, qui lui fait honorer mon estime et mes regrets sincères,.... malgré tout et quand même.

Le Refusé : Frère cadet du Réveil, teta du lait frêlé dans son bas âge ; eut une jeunesse d'é-tourneau huché sur des échasses, et se crut,

ainsi perché, assez grand garçon et capable de faire sa Saqui sur la corde roide du Journalisme, mais trébucha maladroitement contre un portant de théâtre et alla tomber et s'empêtrer dans les marais fangeux de la critique dramatique, où il épuisa vainement les ressorts mal graissés de ses biceps adolescents.

Prit de l'appétit en grandissant ; et comme il possédait un estomac de vrai maçon, il alla jusqu'à l'anthropophagie cléricale, et se crut pour le moins un aigle, parce qu'il lui était poussé des ailes. Puis vint un beau jour se faire exécuter en place publique pour avoir touché à la guillotine.

En voilà assez sur ces malheureux suppliciés, car il ne serait ni bon, ni généreux de trop remuer leurs cendres encore chaudes.

Mais si quelque chose a dû consoler les deux derniers, c'est que leur inimitié s'est éteinte dans une tombe commune.

Et vers le ciel se frayant un chemin, ils sont partis en se donnant la main.

Et maintenant que reste-t-il de tant de bataillons engagés dans la lutte?... Tout au plus quelques invalides, débris éclopés des phalanges vaincues, et.... L'AVANT-GARDE d'une armée nouvelle.

Puisse leur fastes braves mériter à ces jeunes mobiles la croix des frutes attachée en écharpe à la hampe de leur drapeau.

CHAUVIN, Vieille brisque au 15^{me} cuirassier. Pour copie rectifiée : H. CLÉMENTIN.

DEUXIÈME SORTIE EN TIRAILLEUR

Il paraît que plusieurs tableaux du musée du Louvre ayant disparu, on les a retrouvés chez un très-haut personnage. La première chose à faire, selon moi, était de saisir les dits tableaux et de les réinstaller en leurs lieu et place, la seconde de demander au très-haut personnage de quel droit.....

Il me souvient qu'au sortir du collège je tombai comme secrétaire chez un vieil avocat de Nancy. Ce vieil avocat possédait une galerie assez, comment dirai-je cela, assez polissonne. Un jour que je devais recevoir Henriette je m'avisai de prendre un tableau de la galerie et de l'accrocher dans ma chambre. Ce tableau représentait..... je n'oserais jamais vous le dire. Bref il était destiné à monter le bourrichon d'Henriette un peu carrément. Le vieil avocat apprit mon rapt éphémère et il me chassa assez brutalement.

J'ai su depuis quel avait été mon dénonciateur — dans le grand monde on dit mouchard — eh bien ! c'était Henriette. Depuis lors, quand j'ai chipé quelque chose je ne l'ai jamais montré à qui que ce soit. Il me semble que pour éviter le scandale, tout le monde devrait faire comme moi.

On va fonder à Paris un club de dames, on parlera chiffons, enfants, politique, émancipation, que sais-je ? Mais avant tout on dira du mal des hommes. Les potins que l'on va faire là dedans seront très-intéressants. Aussi j'ai taché d'y entrer comme garçon de salle pour servir les liqueurs fortes aux habitués, mais on m'a répondu que le service serait fait par des demoiselles. Alors j'ai essayé de me faire passer pour..... mais ça n'a pas pris.

Heureusement j'ai trouvé un cran. Une de mes amies s'est décidée à se faire recevoir membre du club des dames, et par elle j'aurai le procès-verbal des séances, je vous le communiquerai. Vous pouvez compter sur la véracité de ma favorite, elle m'est dévouée sinon pour la vie du moins pour le..... porte-monnaie !

Le locataire d'un immeuble situé boulevard Maiesherbes est inquiet depuis quelques jours par un cor bruyant, dont le tapage ne s'apaise que fort avant dans la nuit. — Notre locataire court chez son propriétaire et se plaint.

— Que voulez-vous, monsieur, répond celui-ci, le cor-iste est mon meilleur locataire, il occupe tout le premier.

— Eh ! bien, monsieur, je vous donne congé et je suis enchanté de quitter une cassine où il faut que le cor aille !

Le mot qui précède n'est pas très-intéressant, mais il a une excuse, c'est que le suivant est encore plus mauvais.

Jules et Emile font une partie de piquet en cent cinquante secs.

— Tu laisses tomber une carte, dit Jules, et c'est un as.

— Ah ! fichtre, quel as perds-tu ?

Je trouve dans un journal, sous la signature : Vicomtesse de Renneville, l'entrefilet suivant : « — La ceinture régenceambre agréablement la taille et laisse aux hanches et à la poitrine toute leur éclosion. »

Cette définition de la ceinture régence me raccommode un peu avec elle. Laisser à la poitrine d'une femme toute son éclosion ! Nous ne pouvons rien désirer de mieux. Pourtant, je ne vous le cache pas, je préférerais l'ancienne définition du corset : Soutient les faibles, maintient les forts et ramène les égarés. — Au moins là, on savait de suite à quoi s'en tenir ; oui, mais ce vêtement avait des inconvénients. Par exemple, ce mari qui trouvait une rosette au corset de sa femme, persuadé qu'il y avait fait un nœud le matin.

Avec la ceinture régence,..... Je crois que je ferai bien de m'arrêter.

Hyacinthe et Brasseur prennent leur absinthe au café des Variétés.

— Sais-tu ce que je ferais si j'étais le gouvernement ? dit Brasseur.

Hyacinthe se cramponne à la table.

— Si j'étais le gouvernement, je mettrais la Grèce dans la poêle, et, quand elle serait fondue, je ferais frire la Turquie dedans !

Hyacinthe se trouve mal.

Jacques Huret.

NOTES DE L'AVANT-GARDE

Il paraît que nous nous amusons énormément. Quant à moi, depuis plus de huit jours, tous les gens que je rencontre cherchent à me persuader que je dois rire à me tordre.

Les boutiques s'installent sur le boulevard, les enfants dévalisent les arbres de Noël, les financiers jouent aux petits jeux chez ces demoiselles, les chroniqueurs sont pleines de Siraudin et les portiers eux-mêmes exécutent, la nuit dans leurs loges, des rondes fantastiques.

Ce matin, mon excellent huissier (celui auquel on a confié mes intérêts) s'est présenté chez moi et, au lieu de me faire mon petit protêt de chaque jour, il s'est mis à danser en rond dans ma chambre.

« Le moment de la gaité est venu, m'a dit cet homme ordinairement verdâtre et sans pitié ; à demain les affaires sérieuses ; faisons des folies ; trompons nos femmes ; habillons-

« nous en tambours-majors ; conversons mon étude en bouteilles de champagne frappé, et offrons la à ces demoiselles, qui s'empresseront de nous l'escompter avec des bons d'amour. »

C'est admirable, et je ne demande qu'à rire, mais dussé-je passer pour le plus exigeant des protecteurs de Léonide Leblanc, je veux savoir pourquoi.

A la vérité, j'ai bien vu passer mon chemisier sur le boulevard avec un casque et un faux-nez ; à la vérité, j'ai bien rencontré la mère de ma blanchisseuse déguisée en folie, qui m'a tapé sur le ventre en me disant : « Jeune homme, allons-nous rire ? » A la vérité, en voyant l'attitude du public et en lisant les articles de Baudrillard et de Dréolle, nos vaudevillistes à la mode, j'ai bien senti que l'air était plein de doux rires et de sereines gaités ; mais à l'heure qu'il est je n'ai pas encore exactement compris pourquoi je devais me rouler sous ma table à force de rire, au lieu de m'y coucher morne, sombre et désespéré.

J'ai vu du reste autre chose :

Dans la rue un môme qui n'avait ni arbre de Noël, ni jouets, m'a demandé du pain, et au bal j'ai questionné un pierrot qui sanglotait sous ses rires.

La veille, l'enfant de ce bouffon était mort, et lui père venait là cancaner de quoi le faire enterrer. Ses contorsions qui vous ont tant fait rire, lui étaient payées vingt francs. C'est le prix d'une bière de moutard.

A minuit, j'ai également rencontré un grotesque qui pleurait tout haut sous les fenêtres de l'adorable « Risette l'Arsouille » ; et plus loin, vers la Seine, une femme bizarre se noyant pour un baladin qui se moquait d'elle.

Ce n'est pas tout et j'ai vu bien autre chose, mais c'est assez pour vous montrer qu'un rire tempéré doit pour aujourd'hui nous suffire.

Georges PETIT.

PETITS COUPS DE FUSIL

J'avoue que mon enrôlement parmi les francs-tireurs de l'Avant-Garde me cause un sensible plaisir. Je rencontre dans ce corps une furia toute française et j'y rêve une agréable petite guerre de guérillas.

Mais commençons le feu :

Quand, par hasard, nous envoyons quelques coups de fusil dans les jambes de MM. Veillot et Co, et que nous lâchons une bordée sur les choses de dévotion, toute la sainte séquelle crie au scandale, à l'outrage. Or je trouve dans le Rosier de Marie, journal rédigé par Mgr Filon de Thury, évêque in partibus, et une foultitude de curés et de vicaires, — les vers suivants :

Une mode nouvelle, assez mondaine, nomme : Certains rubans volants des Suisses-moi, jeune homme. Que, nos chers fidèles imitent les vertus. Nos, de la Madeleine, imitent les vertus. Que nos chers fidèles imitent des Suisses Jésus.

Ces vers — si cela peut s'appeler ainsi — m'ont jeté dans une profonde rêverie, et cet accolement du nom donné à une parure mondaine par des cocottes en goguette au nom du Christ me semble bien plus outrageant pour la religion et la morale que toutes les railleries des voltairiens.

Devant la caserne du Prince-Eugène, un capitaine interroge un sergent alsacien :

— Dans ce cas cas dit M. de Gwebriant, elle m'appartient, car je suis seigneur de la terre.

Et il l'ôta, en riant, du doigt de la jeune fille ; mais à peine l'eut-il passée au sien, qu'un violent amour alluma son sang et son cœur. Il regarda la pennérez avec des yeux qui pétillaient, et lui dit tout bas :

— Il faut que cette bague soit un anneau d'alliance entre nous Genofa. Monte avec moi sur ce cheval et je t'emmènerai à Vannes, où j'ai une maison qui ne manque de rien. Tu auras des serviteurs, des robes de soie et un chapelain qui dira la messe pour toi seule.

Genofa fut si étonnée, qu'elle demeura d'abord sans réponse. Alors M. de Gwebriant la prit dans ses bras, il l'assit, devant lui sur la selle, comme un enfant qu'on mène au pardon, et le cheval partit en faisant étinceler, de ces quatre pieds, les cailloux du chemin. Le diable, caché derrière le pigeonnier, fit une cabriole de joie et descendit vers le domaine des frères Rannou.

Ceux-ci étaient trois frères qui vivaient hon-

nêtement sur le bien reçu de leur père. Chacun y avait sa part qu'il cultivait selon sa fantaisie ; mais rien ne séparait les trois héritages : la bonne foi et le bon accord tenaient lieu de fossé. Au moment des semailles, les frères laissaient seulement, entre leurs champs, un sillon vide, et ce sillon servait de limite.

Le recteur les trouva réunis devant la porte de la maison où ils étaient occupés à tailler des chevilles avec leurs couteaux.

A la vue du prêtre, ils se levèrent et voulurent le faire entrer dans la maison ; mais le vieux tentateur les remercia.

— Non, braves gens, dit-il, je ne suis venu que pour vous souhaiter une heureuse journée ; restez à ce que vous faites.

— Que monsieur le recteur nous excuse, dit le plus âgé, nous préparons des chevilles pour la latte et pour le soc de nos charrues qui sont hors de service.

— Et cependant continua le second, toutes trois ont été fabriquées en bois de petit orme par le meilleur charon d'Augan ; mais notre terre ressemble à la pâte de seigle quand on va

la mettre au four, et ce n'est qu'à grande sueur qu'on peut y faire un sillon.

— Aussi, ajouta le troisième, faut-il, deux fois chaque jour, changer les attelages, ce qui est un retard et une ruine.

— Je comprends vos plaintes, chers fils, dit le diable, et je veux venir à votre aide. Cette cheville que vous voyez a été fabriquée par St-Joseph.

Lorsqu'on la place au choc d'une charrue, celle-ci laboureuseule tout le jour et trace autant de sillons que trois de ses pareilles conduites par de doubles attelages. Malheureusement, elle ne peut avoir qu'un maître, et il faut qu'elle appartienne à un seul de vous.

— Tirons à la plus courte paille pour voir qui la possèdera ! s'écrièrent, en même temps, les trois frères.

Le recteur y consentit, et, quand les Rannou eurent tiré, il se trouva que c'était Kado, le plus jeune, qui avait gagné. Le vieux tentateur lui remit la cheville et se retira après avoir bien recommandé aux deux autres de ne pas être jaloux de leur cadet.

Celui-ci courut chercher la plus vieille charrue il la conduisit à un champ qui se reposait depuis trois ans et plaça la cheville à son soc. A l'instant même l'instrument de labourage se mit en mouvement, volant sur la terre aussi vite qu'un oiseau qui regagne son nid, et creusant un sillon deux fois aussi haut que le fer d'une bêche. Les deux frères qui étaient accourus pour regarder, demeurèrent immobiles de surprise ; mais au même instant, l'amitié qu'ils avaient pour leur jeune frère, se changea en envie, tandis que celle de Kado se perdait dans l'orgueil.

— Ce garçon-là est bien heureux d'avoir gagné la cheville, murmuraient-ils à demi voix, car nous y avions autant de droits, et il n'a eu pour lui que le hasard.

Kado, qui les entendit, se retourna d'un air fier.

— Ne faites pas comme les impies, dit-il, en appelant hasard la volonté de Dieu. Si j'ai été désigné pour ce don précieux, c'est qu'apparemment j'en étais le plus digne.

Les deux frères se récrièrent en l'appelant

démon glorieux, ce qui fit entrer Kado en grande colère.

— Allez, allez ! s'écria-t-il, ne me poussez pas à bout ; car avec ma charrue je puis avoir bientôt la fortune d'un seigneur, et quand je serai riche, je ferai de vous des mendians si c'est mon plaisir.

Cette menace brûla le sang des deux frères, qui avaient déjà la bile dans le cœur.

— Prends garde, fils de vipère ! s'écrièrent-ils ; car, si tu nous menaces, nous te prendrons ce qui fait ta fierté.

— Essayez donc, si vous êtes des hommes ! en levant la fourche à nettoyer la charrue, qu'il tenait à la main.

Ses frères, fous de fureur, se jetèrent sur lui pour le frapper, et, comme ils avaient encore le tuèrent. Un éclat de rire semblable au tonnerre retentit aussitôt derrière la haie : c'était Belzébuth qui avait tout vu et qui s'en retournait au presbytère, aussi heureux qu'un bourgeois de Pontivy, quand il a trompé un pauvre paysan sur le prix du blé. En arrivant, il de-

— Sergent Landremol?
— Ma gabidaine?
— Connaissez-vous ce jeune soldat qui s'avance!
— Foui, ma gabidaine, c'est une cheune regrie qui s'abelle Néron.
— Alors il descend sans doute de Néron, l'empereur romain.
— Non, ma gabidaine, il descend de garde.

C'est le 15 janvier que parait le *Courrier du Peuple*, de notre confrère Vermorel. Il est inutile de dire que l'éminent rédacteur en chef du *Courrier Français* continuera vaillamment la campagne qu'il avait si bien commencée.

L'Avant-Garde tient, l'un des premiers, à lui souhaiter la bienvenue.

FAOULT.

DES MASQUES! DES MASQUES!

Strauss tient en main depuis quinze jours l'archet magique qui, chaque année, lui fait un sceptre dans le royaume des travestis.

Ces deux derniers samedis, la salle de l'Opéra — pour ne point parler des autres salles où l'on danse sous le masque, regorgeait de monde; dominos et habits noirs, titis et débardeurs, pierrots et pierrettes. Rires et grimaces, opulence et misère, franche jeunesse et vice fardé, ombre et lumière, têtes de feu et cœurs de marbre.

Quelle singulière chose qu'un bal masqué! quelle agglomération de figures hétérogènes! quel amas confus d'individualités disparates! quel musée de grotesques! quelle *olla podrida* humaine grouillante, hurlante et frétilante!

Il y avait là des femmes enluminées, enrubannées et enguirlandées, qui avaient des voix d'homme.

Il y avait des dominos furtifs, provocateurs et fascinateurs, qui avaient des voix de sirène.

Il y avait des hommes au nez rouge, à l'œil glauque, couverts d'oripeaux fanés et souillés de vin, qui hurlaient comme des damnés.

Il y avait là des arméniens, des mousquetaires, des dieux de la fable, aux costumes ruisellants d'or, à la lèvre frémissante de désirs, à l'œil allumé de champagne, qui poursuivaient les femmes.

Il y avait des bébés géants, des nourrices monstrueuses, des pompiers de Nanterre, des postillons gouailleurs qui cherchaient aventure.

Il y avait aussi de beaux messieurs rasés de frais, en habits noirs et en cravates blanches, mornes comme des cariatides et qui ressemblaient à des croque-morts.

Vue des galeries, la salle de l'Opéra ressemblait samedi à l'un des gouffres de l'Enfer du Dante.

Les danseurs se tordaient sous le lustre dans un tourbillon fantastique, comme les maudits du grand poète dans la lave bouillante et éternelle.

Leurs cris rauques, leurs rires stridents, grinçaient aux oreilles comme les cris de rage des réprouvés.

Si l'on pouvait soulever non-seulement le masque de soie ou de velours, mais encore le masque de chair de ces débardeurs et de ces pierrettes, on verrait d'étranges choses.

On verrait des négociants à la veille de la faillite, jeter sur la table du buffet l'argent de leurs créanciers.

On verrait des hommes lutiner les danseuses et les entraîner chez Brébant, tandis que leurs femmes les attendent inquiètes à la maison.

On verrait des gens qui n'ont pas diné, qui ne déjeuneront pas le lendemain et qui dansent insoucieusement.

On verrait des filles folles et rieuses qui cherchent un soupeur riche et un compagnon de lit généreux, tandis que leurs vieilles mères pleurent, dans une misérable mansarde, la honte et le déshonneur de leur enfant.

Oui, je vous le dit, on verrait d'étranges choses, et des tristes surtout!

Je priais un de mes amis de me faire en deux lignes la définition d'un bal masqué:

— C'est, me répondit-il, la folie et l'oubli qui dansent sur les larmes de la veille et sur la misère du lendemain!

Un autre me donna cette définition plus courte encore, tout aussi vraie et beaucoup plus gaie:

— Un bal masqué, c'est un conte de fée, doré sur tranche et relié en veau!

MARIUS GÉRARD.

DE MA GUÉRITE

La superbe tête de cerf qui décorait les vitrines d'un magasin de meubles, rue Lafont, épouvantait, paraît-il, les nombreux Georges Dandins qui l'admiraient: on l'a enlevée. Et qu'a-t-on mis à la place?... Un miroir! Même tableau.

Je me suis laissé dire que M. X. Lançon, propriétaire à Bron, avait fait le tour du monde en une heure, dimanche passé... Au moyen d'un nouveau *véloce* électrique perfectionné, dont la tête est surmontée d'un coq gaulois. Beau tour de force!

Lorsque mon commandant m'envoie chercher le *Salut Public*, sa lecture favorite, je me hâte avant de lui apporter, de parcourir les annonces. C'est là, d'ailleurs, pour moi le principal article de *fonds*, et j'y trouve toujours de ces bonnes blagues dont je raffole. Ainsi, l'autre semaine c'était:

Un ex-chef d'institution qui désirait donner ses soins à un jeune homme ne JOUISSANT pas de toutes ses FACULTÉS, CELUI qu'il avait précédemment ÉTANT MORT.

Mais, cette semaine, oh! il y a du progrès:

ON A VOLÉ

Un cheval ATTÉLÉ à sa JARDINIÈRE

Vous voyez, d'ici, n'est-ce pas, à l'horizon, se dessiner les profils du

cheval — et du voleur — attelé à la jardinière?...

Il y a quelque temps je demandai à certaine personne des renseignements sur M. Paul

de Cassagnac que je ne connaissais pas encore assez: « C'est peu de chose, me répondit-on, un petit chien qui saute pour avoir du sucre et des rubans au cou, qui jappe toujours et qui mord les plus faibles que lui; en un mot, c'est un être qui déshonore le Pays.

En parlant de monsieur Cassagnac, je vais émettre deux aphorismes philosophiques sur le duel:

— Pourquoi, dit-on toujours: « Battons-nous en duelles, et jamais en foudres ni en tonneaux. »

Un journal de Saône-et-Loire annonce: Qu'une jeune femme de 20 ans, jouissant d'une santé PEU ORDINAIRE désirerait trouver une place de nourrice.

En vain j'ai cherché pendant quatre jours et quatre nuits... Quatre nuits d'insomnie, et je n'ai pu m'expliquer cette santé *peu ordinaire*!...

A propos, je n'y pensais plus. C'est le, soi-disant, premier jour de l'année, et j'ai quelques petites étreintes à distribuer... Oyez:

Je donne: à mon ami, le petit... vous savez?... le petit Chose! une topette de Sirop anti-glaireux, parce que j'ai soin de sa santé.

800 Obligations mexicaines à qui prouvera que l'eau de L.O. b n'a pas fait repousser les poils capillaires au petit... vous savez? le petit Machin.

A toi, ô *Bone Public* (rien du journal drôlatique) pour la tranquillité de tes parents et le bonheur des enfants, je permets d'aller voir le beau poisson qui a deux *défenses empoisonnées* sur le derrière....

Je le crois certes bon!!

DEMANET.

Le légitime succès obtenu à Lyon par les satires de mœurs publiées dans le *Journal de Guignol*, sous le titre de: GUIGNOL EN COLÈRE, et plus récemment dans le *Refusé*, sous celui de: LES CHEVALIERS DE LA TRIQUE, ainsi que les sympathies que s'est acquises l'auteur, nous ont engagé à solliciter de M. Barrillot, sa collaboration pour *L'Avant-Garde*.

Voici la réponse qu'il a bien voulu faire à notre proposition.

Paris, 29 décembre 1868.

Monsieur Denis Brack et cher confrère, Vous me demandez ma collaboration à *L'Avant-Garde* et vous désirez que je continue, dans cette nouvelle feuille, la série des satires que j'avais reprise dans le *Refusé*. Mon Dieu, vous me prenez non-seulement par mon faible, mais vous me touchez surtout en mon endroit sensible: ma destinée à cela de fatal que mon existence est très-étroitement, — trop peut-être, — sous la dépendance de ma plume. Je vis du travail de ma pensée; et comme je ne suis que poète, mon sardanapalisme, hélas! se borne à un exigu nécessaire.

Aussi, chaque fois qu'un moyen m'est offert de gagner honorablement ma vie et de satisfaire mes goûts artistiques, je m'empresse de le saisir... Dans *L'Avant-Garde*, le plaisir pour moi sera double, car j'y serai en bonne et honnête compagnie, au sein de ma ville natale que j'aime et je pourrai m'entretenir avec mes chers compatriotes, auxquels je dois une part de mes humbles succès.

Donc, je suis tout à vos ordres, cher Monsieur,

pour la copie qu'il vous plaira me demander, et je vous prie d'agréer les sentiments confraternels les plus sincères.

De votre serviteur,

BARRILLOT.

LES JÉSUITES DEVANT L'HISTOIRE

A travers les innombrables changements qui se sont produits en Europe depuis trois siècles, une secte a puse propager jusqu'à nous dans son intégrité, malgré la réprobation publique, malgré les attaques, les persécutions et le sang versé.

Cette secte est la COMPAGNIE DE JÉSUS! Un pareil prodige de persévérance aurait de quoi confondre d'admiration, si l'on n'était d'abord frappé d'horreur par les crimes qui l'ont enfanté.

L'esprit qui animait les Jésuites au seizième siècle les inspire encore au dix-neuvième.

Ils n'ont rien appris, rien oublié. En tout temps, ils ont poursuivi le même but: la domination, caressé le même rêve: la monarchie universelle, employé les mêmes moyens: l'intrigue, encore l'intrigue, toujours l'intrigue.

Alors que tout se renouvelait autour d'eux, ils ont opiniâtement refusé de transiger, de rien rabattre à leurs prétentions. Ils pourraient répéter de nos jours ces orgueilleuses paroles d'un de leurs généraux (1): « *Sint ut sunt aut non sint*: Qu'ils soient comme ils sont, ou qu'ils ne soient pas. » Voilà ce qui explique leur durée extraordinaire.

Mais quels sont-ils? Sont-ils laïques ou religieux? tiennent-ils pour Dieu ou pour le monde? D'où viennent-ils? Où vont-ils? Interrogez-les, et à cette question vous n'obtiendrez d'autre réponse encore aujourd'hui que celle qu'ils firent jadis au parlement de Paris: « Nous sommes tels quels, *tales quales*. »

S'ils se taisent, l'histoire parle pour eux. Partout où il y a eu des troubles, des désordres, des cabales, des intrigues de cour, des guerres civiles, des révolutions, (j'excepte cependant la révolution de 89), vous les voyez apparaître: Pas un coin de terre, si petit qu'il soit dans toute la chrétienté, qui ait échappé à leur ambition, pas un prince qu'ils n'aient cherché à circonvenir, pas un royaume à enlacer.

Les nations lointaines elles-mêmes ont appris à les connaître, la Chine, le Japon et surtout le Paraguay, où ils s'établirent en rois conquérants.

Ce qu'ils sont? Demandez-le au parlement de Paris, qui les déclara solennellement « perturbateurs du repos public et corrupteurs de la jeunesse. »

A la Sorbonne, qui décida que leur société était « périlleuse au fait de la foi, perturbatrice de la paix de l'Eglise et plus propre à détruire qu'à édifier. »

Au clergé de France, qui proposa la censure de leur morale relâchée à l'assemblée générale des années 1636-1637.

A Pascal, qui leur administra cette rude volée de bois vert dont il leur eut encore.

Demandez-le au Saint-Siège qui vit

(1) Le général Ricci, en 1761.

dans leur institution une cause permanente d'inquiétude et de trouble pour la religion catholique.

Demandez-le à toutes les universités de l'Europe, qui les ont énergiquement réprouvés et combattus.

Demandez-le à Voltaire qui les flagella de ses impitoyables sarcasmes.

Demandez-le à la magistrature, qui fit brûler par la main du bourreau tant de leurs infâmes écrits.

Demandez-le enfin, aux hommes droits de toutes les conditions et de tous les pays.

Ils font vœu d'obéissance, et ils ont tenu tête insolemment à tous les pouvoirs quand ils n'ont pu les mettre sous leurs pieds.

Ils font vœu de *pauprété*, et ils ont possédé des biens immenses, trafiqué dans toutes les parties du monde: et l'on a vu, chose inouïe, au siècle dernier, l'un des leurs, le célèbre père Lavalette réduire à la misère une multitude d'honnêtes gens par une faillite de plus de trois millions.

Ils font vœu de *chasteté*, et... Voilà ce qu'ils ont été, ce qu'ils sont encore, ce qu'ils seront toujours.

RODOLPHE AYMÉ.

Commandements des faux Indigents assistés

A la pitié disposeras Par un minable accoutrement.

Cou de travers tu porteras Et loucheras niaisement.

Jusqu'à trois messes ouiras, Chaque dimanche assidûment.

Vincent-de-Paul honoreras Et frère Ignace mémezent.

A ton curé dénonceras Les indévots secrètement.

Le ventre plein tu médiras De ton prochain dévotement.

En lieux publics t'introduiras Pour écouter uniquement.

Pour bien voter consulteras D'un marguillier le sentiment.

Tous tes enfants tu formeras Sur ton modèle absolument.

En vieillissant redoubleras De vergogne et de dévouement.

— Fort méprisé tu te pendras Pour couronner le dévouement.

FACHREZ.

QUARTIER GÉNÉRAL

Bulletin de la semaine

Les savants me font toujours rire. Il n'y a pas un mois, M. X... de l'Académie d'horticulture de Paris, était à Lyon, à la recherche de phénomènes végétaux; il se rendit à l'Alcazar, — je veux bien croire que ce n'était que par amour de la science.

Ah! quel spectacle enchanteur! comme dit Raoul dans les *Huguenots*, de superbes lauriers étalaient à ses yeux leurs branches couvertes de fleurs!... Au mois de décembre! Et M. X... de s'exalter! Il était si radieux de pouvoir

manda à la servante de lui préparer, pour son souper, une poitrine de porc cuite dans son jus, et de prendre pour lui, chez l'aubergiste, autant de cidre qu'il en faut pour enivrer douze ivrognes de Guéméné.

A ce moment on vint lui annoncer que les Biannavaient été trouvés morts dans leur cabane pour avoir trop bu et trop mangé.

Il claqua des doigts et dit d'ajouter à son souper du vin bouché.

Comme il allait se mettre à table on l'avertit que M. de Gwebriant, qui enlevait Genofa Flochik avait été emporté par son cheval dans une pierre où tous deux étaient morts fracassés.

Il dansa un pas de Jabadao, et dit qu'il voulait une salade aux fines herbes.

Enfin, lorsqu'il achevait de souper, on accourut lui dire que les deux Rannou avaient tué leur frère Kado, puis s'étaient pendus de désespoir.

Il poussa un cri de joie en demandant de la liqueur des quatre fruits.

Il vidait son dernier petit verre, quand Jésus-Christ parut sur le seuil.

— *Vieux Tentateur*, ton heure est venue, dit-il, et il faut que tu retournes aux flammes de l'Enfer.

— J'y vais, répondit le *serpent-kuant*; mais j'aurai une bonne compagnie, car j'emmène avec moi tout ce que tu avais de juste dans la paroisse. Tu m'avais défendu de les tourmenter mais non de les enrichir, et j'ai fait. Ceci te servira de leçon Nazaréen; tu sauras une autre fois que pour rendre les hommes méchants, il y a un plus sûr moyen que de leur faire du mal, c'est leur faire du bien!

E. S.

FIN.

Nous commencerons samedi prochain dans *L'Avant-Garde* un feuilleton très-émouvant et plein d'actualité:

DON JOSÉ ARRASTOYA ÉPIQUE DE LA GUERRE CIVILE D'ESPAGNE.

LA MORT D'UN BUVEUR DE SANG

Quand M. Rigaud passait dans les rues de ma petite ville, les vieilles femmes faisaient le signe de la croix et les enfants effarés venaient se pendre aux jupes de leur mère.

C'était un vieillard de grande taille, droit et fort comme un chêne, grave, silencieux.

— Maman, avais-je demandé un jour, qu'est-ce que M. Rigaud? — Un buveur de sang, mon enfant.

Un buveur de sang! J'avais cinq ans alors, je devenais pâle quand je rencontrais ce grand vieux. Il me fit signe un jour de venir à lui, je pris mes jambes à mon cou et j'arrivai plus mort que vif à la maison.

Je devins plus tard son ami, que dis-je son ami, son disciple. Dans les longues soirées d'hiver, il me racontait les batailles livrées pour les Droits de l'homme; combattant inflexible de la première et de la dernière heure, il avait frappé de rudes coups. Il ne s'en repentait pas.

Un soir, Antoine, son vieux domestique, vint à moi tout bouleversé: — Monsieur veut vous voir tout de suite, me dit-il, rentré de sa promenade à six heures comme tous les jours, il a mis quelques papiers en ordre, s'est couché sur son lit et m'a dit qu'il ne passerait pas la nuit. J'ai parlé de médecins; il n'a besoin de personne et ne veut voir que vous.

Je le suivis à la hâte.

En entrant dans la chambre, je reculai d'un pas. Un moine, un Dominicain (il y avait en ce moment une mission dans ma petite ville) était debout au chevet. Antoine était resté la bouche ouverte, pétrifié: — Monsieur, dit-il enfin d'une voix étranglée, ce n'est pas moi qui l'ai amené. Le vieillard eut comme un sourire.

Je pris sa main, elle était déjà froide.

— Faut-il que je reste, mon ami, lui dis-je?

— Oui, murmura-t-il en clignant des yeux.

Le Dominicain parla longtemps. Les yeux fermés, rigide comme une statue, le mourant était immobile et je pense cru mort si sa main n'eût faiblement serré la mienne.

Tout à coup ses yeux s'ouvrirent tout grands. Il se dressa livide sur son séant, se tourna vers le moine par un mouvement d'automate et le bras droit tendu, le doigt à la hauteur du visage:

— Tu mens! dit-il.

Il tomba sur son lit. Il était mort.

Eugène RAZORA.

Correspondance.

CL. BONHOMME (Issoire). — On doit mourir comme on a vécu. — Salut et fraternité.

VE R... — Un bon souvenir... et la main avec.

DEBAND. — Bon à mettre au sac à malices.

PIQUANT. — Tu ne l'es pas assez!...

L... — Merci de vos souhaits spirituels.

GU... PIERRE. — Humour... mais trop mal vêtue!

NOÛL REY. — Il est glissé...

CHASSI. — Admis au concours...

UNE REFUSÉE. — Qui vous savez désire fort vous connaître.

Contempler un semblable spectacle que personne n'osa le démentir et lui avouer que cette floraison était tout ce qu'il y a de plus artificiel.

Et qui sait? Peut-être aujourd'hui toute l'Académie d'horticulture est convaincue qu'en plein décembre on trouve des lauriers en fleurs à 466 kilom. S.-E. de Paris et sous une latitude nord de près de 46°.

Un homme ordinaire aurait d'abord vérifié l'authenticité du phénomène, et, s'il y avait eu lieu, se serait extasié ensuite; un savant s'extasie d'abord, fait son rapport, puis après avoir déployé toute son érudition, réfléchit, quand il en a le temps, qu'on pourrait bien l'avoir trompé. Aussi ai-je attendu près d'un mois pour désillusionner M. X., afin de ne pas lui enlever l'occasion de mettre au jour toutes ses connaissances. Me saura-t-il gré de cette attention?

Il y a deux fêtes dans l'année qui me font frémir quinze jours d'avance et avec moi tous les amis du repos: le 15 août et Noël.

Au quinze août, on se contente de tirer le canon à cinq ou six heures du matin; mais la nuit de Noël, c'est autre chose. Les cloches ne cessent de sonner, et je mets au défi le plus rude dormeur, fut-il sourd comme la salle du Grand-Théâtre, de fermer l'œil pendant les trois ou quatre heures que dure ce vacarme. Si cinq ou six prêtres ont le droit de troubler ainsi la paix publique, pourquoi chaque famille ne pourrait-elle pas faire aussi manœuvrer sa cloche ou son canon? Ce serait charmant.

Il faut supposer que l'on tolère que les cabarets grands et petits restent ouverts une telle nuit, dans la seule intention de désaltérer les sonneurs de cloches; car les fidèles n'osent certainement pas, en sortant de l'église, mettre les pieds dans ces profanes lieux.

Demandez à Veulliot: il doit en savoir quelque chose.

Mardi soir, au Grand-Théâtre, M. Gustave Lambert a développé très-éloquemment son projet d'expédition au pôle nord; non-seulement la salle était comble, mais on avait même été obligé de refuser l'entrée à une grande partie du public qui envahissait les arcades. Je ne ferai pas ici, après tous les journaux de notre ville, le compte-rendu de cette conférence; qu'il me suffise de dire que ce serait à la fois un grand malheur et une honte pour la France, si, malgré l'enthousiasme et le dévouement de son promoteur, on ne parvenait pas à réunir la somme nécessaire pour une si courageuse et si belle entreprise.

Quand un homme offre sa vie et sa fortune pour la gloire de son pays, n'est-ce pas un devoir pour ses compatriotes de lui assurer des ressources? Que chacun porte son obole!

Il est temps que l'année se renouvelle; celle-ci a été si féconde en... beaucoup de choses, qu'elle doit éprouver le besoin de se retirer des affaires.

Malheureusement toute nouvelle année amène un premier janvier; il faut passer par-là. A Lyon, le 1^{er} janvier a un agrément, c'est que pendant un mois, grâce aux baraques de toute sorte qui le couvrent, le quai de Retz est presque impraticable le soir; on y voit clair, et ce n'est certes pas à dédaigner. La jeunesse amoureuse et sentimentale, il est vrai, est obligée de transférer ailleurs son quartier général, mais qu'importe! l'Administration dans sa sagesse ne lui a-t-elle pas réservé le quai du Prince Impérial; là, à moins d'être aveugle, impossible de se conduire, et tout près le Rhône aux eaux bleues coule en mugissant sous les arches d'un pont séculaire. Ah! quel quartier poétique que le faubourg de la Guillotière, et quel dommage qu'il soit habité.

Nous en étions au 1^{er} janvier. Depuis huit jours, il est impossible

d'ouvrir un journal sans rencontrer un entrefilet de ce genre:

Son Exc. ou Son Em. ou etc... prévient Messieurs tels ou tels qu'il recevra tel jour et à telle heure.

Ce système appliqué au commun des mortels abrègerait singulièrement nos visites guindées et cérémonieuses.

Si j'inaugurais! Donc:

Les Rédacteurs de l'Avant-Garde préviennent le public qu'ils recevront vendredi soir 1^{er} janvier entre onze heures et minuit, au café du XIX^e siècle, à l'entresol, second billard de gauche.

Nota. On est prié de ne pas nous faire poser.

Ernest CAPITAN.

AU CAFÉ CONCERT

Chaque année, pendant les fêtes de Noël, une nuée de paysans, de toutes les localités environnantes, vient s'abattre sur notre ville.

C'est comme une épidémie. Il y en a de tous les sexes, de tous les âges, de toutes les proportions et de tous les goûts.

Sans façon aucune, ces naturels des campagnes viennent faire irruption dans nos murs; ils prennent d'assaut l'asphalte de nos trottoirs, ainsi que les banquettes de nos salles de spectacles. Estaminets, bals, théâtres, caveaux-guignols, cafés-concerts, tout leur est bon!

Et cela sans nous prévenir! Ah! mais halte là! mes paysans, je veux vous dire deux mots, moi! Du reste, j'ai des raisons très-graves pour me montrer peu satisfait de leur présence parmi nous, et je suis bien aise de pouvoir leur crier en face leurs « quatre vérités. »

C'est au café-concert qu'ils se sont révélés à moi sous leur jour véritable.

Je les ai vus arriver par bande, au moins tout un village à la fois.

C'était — pour la plupart — des jeunes gens, tous gaillards et frais sous leurs mines bronzées; ils étaient vêtus à la dernière mode, ce qui, par parenthèse, leur donnait une allure assez empruntée. Ils entraient en procession un par un, mollement, le regard hébété et le cigare aux lèvres. Ils s'emparaient des meilleures places, et, tout haut — aussi à l'aise que dans leurs écuries — ils se mettaient à causer de leurs petites affaires, et cela en idiome rustique?

Ah! mais... ah! mais...

Au café-concert, de même qu'au théâtre, j'ai pour habitude de ne jamais manifester mon opinion publiquement.

Lorsque j'éprouve une satisfaction, je me contente de la savourer *in petto*, sans trépignements ni hourras. Mais lorsqu'il m'a été donné de voir des paysans, de simples paysans, rester froids, sans émotion, en écoutant les agréables chansonnettes que disent si bien soit Adolphe, soit Lebassi ou Désir, je n'ai pu maîtriser mon indignation, et je me suis laissé aller à des voix de faits: j'ai claqué; oui, Messieurs, j'ai claqué!

Conçoit-on aussi des êtres rustiques — éloignés de tous « centres de dépravation » — ainsi blasés et sceptiques!

Ce qui m'a le plus indigné contre ces bandes de campagnards, c'est moins l'indifférence insultante dont ils faisaient preuve devant nos chanteurs, tels ou tels que l'outrecuidance et le cynisme de leur langage, en face de ces malheureuses créatures que l'administration laisse trop complaisamment circuler dans nos établissements lyriques.

Dans leur patois, ils qualifiaient ces drôlesses de *jolies fumelles*.

O jeunes gens, jeunes gens!

Messieurs Goss et C^o voulant essayer de mieux disposer leur salle en faveur de l'acoustique, ont choisi juste le moment du plus grand froid, c'est-à-dire il y a un mois, pour réparer leur ciel-ouvert, et, pendant ce temps, leurs artistes ont pincé des enrrouements et des bronchites des plus corsés.

Aussi, maintenant, les soirées de l'Eldorado sont d'un varié... jugez-en:

M^{lle} Carmen — la Rose de Castro — ouvre la séance; elle chante les quatre couplets de sa chanson sans trop de fatigue; on la rappelle pour bisser le dernier couplet: *Oh! impossible, Messieurs, je suis enrhumée!*

Lebassi vient ensuite; il récite une chansonnette avec parlé; on lui demande une tyrolienne: *J'meux mas, bessieurs, j'suis enrhubé.*

La même scène se renouvelle pour Clara Lamy, qui, elle aussi, se retire toute navrée de ne pouvoir obtempérer à la demande du public.

Mais c'est surtout pour Adolphe que cette situation doit être pénible, lui qui n'a qu'un petit nombre de représentations à nous accorder, et qui voit arriver le terme de son engagement sans que la voix lui soit revenue!

Aurillon a créé cette semaine, au Casino, une fort jolie mélodie de Louis Gerin, intitulée *le Père des Alpes*: c'est un bon et franc succès.

La jolie M^{me} Sablon éprouve, paraît-il, le besoin de se confesser en public.

Il y a dans une chanson — elle nous a révélé ceci:

D'puis un mois que j'suis en ménage... Un mois!... et déjà... Ah! madame!

Puisque nous commençons l'année, je ne veux pas manquer l'occasion de montrer ma générosité.

Chers artistes, pour vos étrennes Dites-moi ce que vous voulez; Je viens à vous les poches pleines, Or, suivant vos désirs, parlez! Voulez-vous de la fortune?... Non, n'est-ce pas?... car ce serait un trop bon prétexte pour que vous me priviez de votre chant.

Mais j'irai au devant de vos désirs, en souhaitant:

- A *Pouinard*, un pot de vin de Nuits;
 - « *Frédérich*, un violon à cinq cordes;
 - « *Clara Lamy*, une éponge;
 - « *Adolphe*, un prompt retour à la santé;
 - « *Mas*, les émoulements de Léon Achard;
 - « *Désir*, plusieurs mètres de flanelle;
 - « *Dona Carmen*, les travestis;
 - « *Lebassi*, l'embonpoint de Berger;
 - « *Aurillon*, du tabac, une pipe et une femme;
 - « *Louis Gerin*, des nuits poétiques;
 - « *Rigolette*, quelque chose de R...igolo;
 - « *Duhen*, une tartine de fromage fort piquée à l'ail;
 - « *M. Guillet*, un procédé pour empiler les spectateurs;
 - « *M. Goss*, un procédé pour faire les recettes de M. Guillet;
- Aux musiciens de l'orchestre, des cachets de dix francs, et la suppression des répétitions.

Autre chose pour finir, Quelques spectateurs ont demandé à Adolphe le 3^e couplet de la chanson de l'*Abruti*, publiée dans notre numéro spécimen. Nous prévenons ces personnes que le couplet dont il s'agit n'a pas été visé à la Préfecture, et que, par conséquent, il ne peut pas être chanté en public.

Célestin GAUTHIER.

FEU ROULANT

L'année 1869 commence comme les autres. — Finira-t-elle de même? — On se le demande!

Pour le moment, les visites suivent leur cours...

Il n'en est pas de même des étudiants en médecine qui, moins que jamais, suivent les leurs...

Les concierges les balaient... leurs cours...

Enfin, les solliciteurs font la leur, — laquelle n'est, le plus souvent, qu'une *cour-bette!*

Pendant les huit jours qui viennent de s'écouler, les boutiques de confiseurs ont été inabondables...

En revanche, les cocottes ont été plus abondables que jamais. — Mais parlons sucrerie.

Un confiseur de Paris vient d'inventer un nouveau bonbon, d'une goût exquis, paraît-il, auquel il a donné le nom de *bouchées impériales*.

Voilà ce que j'appelle une inspiration lumineuse, — à laquelle le succès ne peut faire défaut.

En effet, le nombre est grand de ceux qui seront enchantés de la facilité qui leur est offerte de manger un... morceau d'empereur!

Il s'agit de savoir si ce bonbon sera à la portée de toutes les bourses. — Cela me paraît douteux.

Une *bouchée impériale*, — si elle mérite ce nom, — doit coûter cher!

Autre invention. On vient de découvrir une *machine parlante*.

Nous avons déjà les portières et Mgr Dupanloup (pardon du rapprochement!)

Je ne m'explique pas très-bien l'utilité pratique d'un tel instrument, qui a dû coûter... Dieu sait quel travail! Et je doute, surtout, que l'inventeur en retire de grands bénéfices.

Ah! s'il s'agissait d'une nouvelle mitrailleuse à lunettes perfectionnée... je ne dis pas!... Il serait sûr, au moins, d'être agréé par le gouvernement.

Mais une machine à parler... Si elle allait s'aviser de dire la vérité!...

Il y a quelques temps, j'entrai chez un libraire pour demander le *Traité des Tropes*, de Dumarsais. — J'ai hâte de dire que ce n'était pas un libraire de Lyon... Ah! Dieu, non!

Mon homme paraît ne pas comprendre:

— Des *tropes*, murmurait-il; qu'est-ce que ça peut bien être?

— Ah!... j'y suis... s'écria-t-il tout-à-coup, — Monsieur veut dire sans doute: les *Troupes* de Dumarsais!...

Je lis ceci dans un journal du Midi:

« Un jeune homme de Toulouse, âgé de 19 ans, complètement imberbe, ce qui le fait encore paraître plus jeune encore, — vient de quitter sa famille pour suivre une femme de 34 ans, « gravée de la petite vérole, qui a su prendre sur lui un grand empire... »

« Prière aux maires, etc... »

Je ne sais pas si vous êtes comme moi: mais dans ces quatre lignes, je vois tout un roman — long et triste...

Que me dit-on?... C'est l'*Avant-Garde* qui aurait eu l'idée de la souscription pour une chapelle à Loyasse?...

Pour le coup, je m'inscris... en faux!

Sur ce, Francs-Tireurs, mes frères, que l'année qui commence vous soit légère!



On peut lire, à Vaise, sur la devanture d'un cabaret borgne, le quatrain suivant:

*Ici on van du vain Bien dou
à di sout
Ils rand l'home bon ait dou
ait pas sout.*

Et l'on se hasarde à dire que le lyrisme s'éteint! et l'on veut remonter aux causes, en prétendant que tout s'enchaîne, et que la poésie reviendra avec....

J. B.

VARIÉTÉS

HISTOIRE DE DODINEAU

Il y avait une fois un paysan nommé Dodineau, très-avare, quoique à son aise, comme on dit, car il possédait champ, verger, pré, animaux domestiques et pignon sur rue. Son avarece était si grande qu'il pleurait la nourriture de bêtes et gens.

Un jour, croyant n'y plus tenir, il résolut de porter plainte à l'autorité supérieure, et de lui demander conseil, aide et assistance. L'autorité supérieure, c'était le bon Dieu. Rien que ça!

Le bon Dieu demeurant en haut et le paysan en bas, il ne fallut rien moins qu'un usage express pour élever Dodineau vers son juge de paix. Le voyage s'effectua sans accidents.

A l'arrivée du paysan l'Eternel Papa fre-donnait:

Si j'en mets deux ou trois à la porte, Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte!

Il interrompit sa chanson aussitôt, et demanda à sa créature le motif de cette agréable visite. Dodineau s'énonça ainsi:

« Seigneur, j'ai un cheval qui mange mon avoine, un âne qui tond mon pré, des lapins qui dévorent mon verger, une chèvre qui « broute mes choux et mes cornes de vigne, une « vache et deux bœufs qui engloutissent mes « trèfles, des dindes qui avalent mes noix, des « poules qui saccagent mes grains, des rats « qui grignotent le reste, un chien qui ne me « laisse pas un os à ronger et un chat qui vole « tout. Comment voulez-vous que j'y tienne? »

« C'est bien, répondit le bon Dieu; on « enverra *quelqu'un* qui mettra ordre à tout « ça. » — Et Dodineau se rassit sur le nuage qui l'attendait à la poste. Il rentra chez lui d'un air extraordinairement serein, soupa et se coucha; mais à peine eut-il l'œil fermé qu'il entendit un vacarme épouvantable dans toute sa maison.

C'était l'envoyé du Seigneur qui remplissait sa mission: ce *quelqu'un* n'était autre qu'un grand loup, mais un loup d'une si prodigieuse grosseur qu'un éléphant eut tremblé à sa présence. Le loup était en devoir de tout croquer, bêtes et denrées; il fit un des plus horribles carnages que l'histoire ait jamais enregistrés. Les rats seuls purent, heureusement, se soustraire à la dent meurtrière.

Son repas achevé, le féroce animal alla frapper à la porte du paysan qui, glacé d'effroi, se cachait sous ses couvertures.

— Personne ne te dévorera plus, dit le loup après avoir enfoncé la porte; paye-moi maintenant.

— Comment, te payer après m'avoir ruiné?... répondit Dodineau.

— Tu refuses? Alors, je te mange!

— Au secours! hurla le paysan, qui s'empara de la canardière, rends-moi mes bêtes!

— Impossible!... Et puis, tu ne sais ni les nourrir ni les manger.

Et Dodineau, armé de sa canardière, sauta par la croisée; le loup en fit autant, et le suivit à grands pas dans la direction de l'église. Dodineau, qui était aussi marguillier, connaissait le clocher et y monta; messire le loup grimpa après. Ils arrivèrent tous deux sur le toit, passablement essouffés.

Alors Dodineau, dont les mollets sentaient déjà le souffle brûlant du loup, ne sachant plus où fuir, avisa le paratonnerre, s'y cramponna et arriva à la pointe; puis, voulant s'asseoir pour se remettre de sa lassitude, il resta embroché à la façon des Turcs. A cette vue, le loup partit d'un si violent éclat de rire, qu'il se laissa glisser d'une patte, et, quoiqu'il fasse des trois autres pour se raccrocher, en un clin d'œil il se précipita sur le pavé où, bien entendu, il se tua.

Depuis cette catastrophe, on voit sur le clocher du village une girouette représentant un homme qui couche en joue, alternativement, les quatre points cardinaux, selon le vent.

Maintenant, fussé-je le général des avocats, je veux que le diable m'emporte si je comprends un traitre mot de tout ce que je viens de vous dire.

— Et vous? Et eux?...

P. DÉCHAUT.

Le Gérant: J. MAILLOT.